



HAL
open science

**”Sept jours sur sept sa femme de ménage favorite”:
apprentissage et aliénation dans La femme gelée d’Annie**

Ernaux

Aurélie Adler

► **To cite this version:**

Aurélie Adler. ”Sept jours sur sept sa femme de ménage favorite”: apprentissage et aliénation dans La femme gelée d’Annie Ernaux. Hermann. Récits de la charge mentale des femmes - Small stories 2, 2022, 9791037020185. hal-04031884

HAL Id: hal-04031884

<https://u-picardie.hal.science/hal-04031884>

Submitted on 5 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Sept jours sur sept sa femme de ménage favorite » :
Apprentissage et aliénation dans *La Femme gelée* d'Annie Ernaux

AURELIE ADLER
Université de Picardie Jules Verne
(version avant correction BAT)

*Moi qui jadis marchais dans les bois
de hêtres en admirant la couleur bleue que
prend la plume du geai quand elle tombe, moi
qui rencontrais sur mon chemin le vagabond et
le berger... je vais de chambre en chambre, un
plumeau à la main.*

Virginia Woolf, *Les Vagues*

Retraçant l'histoire de la notion de « charge mentale » forgée au mitan des années 1970, Monique Haicault rappelle au seuil de ce volume que la reconnaissance du travail d'« organisation et de gestion de l'ensemble des activités de la vie domestique d'une famille, au quotidien et à moyen terme¹ » n'a pu s'effectuer que très progressivement. Au cours de la période de transition qui s'étend de 1945 à la fin des années 1980, la sociologue note ainsi que la charge « n'est ni partagée ni reconnue, et peu conscientisée, car elle fait partie de l'ordre des choses². » C'est précisément cette évidence commune d'une inégale répartition du travail domestique que dynamite *La Femme gelée* d'Annie Ernaux paru en 1981. Rompant le silence auquel aurait dû l'astreindre sa position sociale, Ernaux livre le récit glaçant d'une aliénation de la femme mariée des classes moyennes. Dans le sillage des *Armoires vides* et de *Ce qu'ils disent ou rien*, *La Femme gelée* est conventionnellement rattaché au genre romanesque. Mais les entretiens donnés par Annie Ernaux à la publication du livre attestent de sa dimension autobiographique³. Une telle orientation confère à la dédicace placée au seuil du roman – « À Philippe Ernaux », le mari de l'écrivaine – la portée d'un acte illocutoire, nous enjoignant non seulement à croire en la valeur de vérité du récit mais nous incitant encore à le lire comme une pièce justifiant une demande de séparation avant même que le divorce ne soit effectivement prononcé⁴.

La Femme gelée solde en effet les comptes d'un mariage voué à l'échec. Récit d'apprentissage, le livre expose la succession des épreuves que la jeune femme doit traverser pour se conformer aux rôles assignés aux femmes au tournant des années 1970. Dans le même temps, la narratrice démonte avec une ironie sarcastique les rouages de « l'engrenage⁵ » afin de libérer la « femme gelée » prisonnière d'un « monde arrêté » (FG, 421). Contrairement à la Belle au bois dormant, l'héroïne de *La Femme gelée* se fige à partir du moment où elle suit

¹ Monique Haicault, « La charge mentale : une histoire, des modes d'organisation, un cadre conceptuel », p. 6 du présent volume.

² *Id.*, p. 13.

³ Annie Ernaux déclare ainsi : « Avec *La Femme gelée*, je prends mes distances avec le roman. Il n'y a pas vraiment de différence entre la narratrice et le personnage. [...] L'héroïne, c'est-à-dire le je narrateur n'a pas de prénom, pas de nom. Le statut de *La Femme gelée* a été presque de s'avouer comme une autobiographie. », entretien avec Claire-Lise Tondeur, *The French Review*, vol. 69, n°1, oct. 1995, p. 38.

⁴ Il ne sera prononcé qu'en 1985, comme le rappelle Michelle Bacholle-Bošković dans *Annie Ernaux. De la perte au corps glorieux*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », Rennes, p. 21.

⁵ *La Femme gelée*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, p. 415. Nous userons désormais de l'abréviation suivante FG pour référer à cette édition dans le corps du texte.

son mari et se laisse prendre au piège des images chatoyantes de la société de consommation⁶. Au rebours du conte de fée promis par un mariage bourgeois dans le contexte florissant des Trente glorieuses, le récit d'apprentissage confronte les valeurs livresques de l'héroïne – jeune fille « bouffée de romanesque » (FG, 358) puis étudiante de lettres imprégnée de lectures surréalistes et existentialistes – à la réalité amère d'une standardisation accélérée de la condition féminine au cours des années soixante à soixante-dix. Comme l'écrit Nelly Wolf, la narratrice de *La Femme gelée* liquide la fable de l'exception scolaire de la transfuge de classe tout comme elle met à mal le récit de l'exception féminine⁷. Au mieux, le destin féminin est expérimenté sous la forme d'une « exception négative » : la femme est l'égale de tous les opprimés, prolétaires et colonisés. Au pire, son destin, rattrapé par la stéréotypie, se situe au « croisement de la statistique, des manuels scolaires et de la presse féminine⁸ ». Loin d'être la « marche vers soi de l'individu problématique », suivant la célèbre formule de Lukacs, le roman d'apprentissage de la transfuge de classe ne permet pas à l'héroïne d'accéder à une claire connaissance de soi, il lui permet plutôt de poser lucidement le constat d'une désobjectivation inquiétante : « je suis entrée dans l'image et j'en crève » (FG, 358). Or, la charge mentale constitue le facteur déterminant de cet évidement du moi. La grande force du livre d'Annie Ernaux vient de ce que le travail d'organisation de la vie domestique est présenté comme une invention moderne à démystifier et comme le vecteur d'une oppression des femmes à vilipender. Pour autant, si l'aliénation de l'épouse et de la mère est fustigée, le récit inscrit également la charge mentale dans une quotidienneté qui contribue à laminer dans les faits la révolte individuelle.

1. UN APPRENTISSAGE DES IMAGES : DE LA FEMME AU FOYER A LA « FEMME TOTALE »

Récit de formation, *La Femme gelée* montre comment la narratrice s'initie, par le biais de son mariage, aux valeurs patriarcales telles qu'elles sont défendues par la bourgeoisie conservatrice des années soixante-dix. Pourtant, cet apprentissage commence bien avant le mariage : c'est sur les bancs de l'école privée catholique que la jeune héroïne découvre l'abîme qui sépare les usages de sa famille avec les conventions enseignées par l'institution scolaire.

« Le matin, papa-part-à-son-travail, maman-reste-à-la-maison, elle-fait-le-ménage, elle-prépare-un-repas-succulent, j'ânonne, je répète avec les autres sans poser de questions. » (FG, 329). La leçon apprise par cœur pour réussir à l'école amorce la substitution progressive des normes bourgeoises en matière de genre au cadre familial qui méconnaît cette répartition et la hiérarchie homme-femme qu'elle implique. En effet, les parents de l'héroïne, propriétaires d'un café-épicerie en Normandie, travaillent tous les deux et se partagent équitablement les tâches suivant leurs compétences propres. Non seulement le père ne quitte pas le domicile – le café-épicerie et la maison ne font qu'un – mais il s'occupe en outre de la cuisine. La narratrice l'associe à des « images de douceur et de sollicitude », aux antipodes des « chefs de famille sans réplique [...], héros de la guerre ou du travail » (FG, 331). Inversement, la mère s'impose en « patronne » (FG, 331) dans sa boutique comme dans son foyer. Aux images aseptisées de la « maman » des manuels de grammaire qui « époussette, deux t aux verbes en eter », la narratrice oppose l'imaginaire mythologique d'une mère se livrant à un rituel

⁶ Sur les injonctions liées à la modernisation accélérée de la France dans les années 1955 à 1965, nous renvoyons à l'ouvrage de Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc*, Flammarion, 2006.

⁷ Nelly Wolf, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2014, p. 216-222.

⁸ *Id.*, p. 221.

magique extra-ordinaire dès qu'elle décide de faire le ménage (« Effroyable cérémonie préparée depuis la veille » ; « Le lendemain, en sale, [...] démoniaque, et personne n'a le droit de venir la voir. Elle réapparaît vers midi auréolée d'une odeur douceâtre de lavage, muette, la haine personnifiée de je ne savais quoi », FG, 333).

Si l'image glorieuse de la mère domine l'enfance, elle se voit néanmoins entamée par les commentaires ironiques de l'amie de l'héroïne, baptisée significativement « Brigitte », nom de l'héroïne d'un feuilleton populaire de Berthe Bernage. C'est par Brigitte que la jeune fille découvre la honte sociale, constatant que sa mère néglige la poussière, manquant « à l'un de ses devoirs puisque apparemment c'en était un » (FG, 333). À la manière de Roland Barthes dans *Mythologies*, la narratrice adulte met à distance les prescriptions des magazines tels que *Femme pratique* ou *Bonnes soirées* (FG, 333). Mais la jeune fille, elle, demeure « ébahie qu'il faille astiquer aussi les brûleurs à gaz, les dessous de lavabos et les derrières de frigo et de la cuisinière qu'on ne regarde jamais » (FG, 333). Il faut toutefois attendre la décision du mariage avec un étudiant de Sciences po pour que l'héroïne se sente glisser du « chromo » de la « jeune fille au bord de mer » à « une autre image, celle de la jeune femme fourbisseuse et toujours souriante des publicités pour produits ménagers » (FG, 403). Le récit de formation se confond dès lors avec le passage d'un rôle stéréotypé de femme à un autre : « D'une image à l'autre, c'est l'histoire d'un apprentissage où j'ai été refaite » (FG, 403), constate amèrement la narratrice.

En « entr[ant] dans l'image » (FG, 358) de la femme au foyer, l'héroïne découvre simultanément le poids des valeurs patriarcales et des injonctions à la modernisation qui caractérisent les années gaulliennes⁹. Tout l'intérêt de *La Femme gelée* vient de ce que cette éducation désabusée se dit dans une « langue matérielle¹⁰ » qui dévoile les intérêts de classe sous les dehors séduisants du « catalogue des perfections féminines » (FG, 404) célébré par la presse comme par sa belle-famille bourgeoise. Cette « langue matérielle », que l'auteur de *La Honte* associe à la langue du milieu populaire dont elle est issue, est porteuse d'une représentation critique des rapports sociaux de domination. Sa fonction est moins immédiatement d'ordre esthétique – décrire le monde de façon (néo-réaliste) – que politique. Ernaux montre ainsi comment les objets vantés par la société de consommation « pour rendre plus brillant, plus blanc » visent en réalité à « transformer peu à peu l'intérieur en piège à entretien des choses. En plus, faire croire que ça va vite, un clin d'œil » (FG, 333). Si ce « langage concret, factuel » va « dans le sens du féminisme¹¹ » selon Ernaux, c'est bien parce qu'il entre en dialogue avec la conception matérialiste de l'histoire que les féministes du MLF empruntent à Marx à partir de 1968 en vue d'appeler à la révolte contre le système patriarcal que Christine Delphy rebaptise « l'ennemi principal ». À travers une série d'articles parus dans les années soixante-dix, la sociologue démontre ainsi que la gratuité du travail domestique dans le cadre du mariage constitue un rapport d'esclavage¹². Si Ernaux ne prend pas directement part au MLF¹³, elle n'a pas manqué de souligner sa dette envers Beauvoir et sa sympathie envers les féministes de la deuxième vague¹⁴.

⁹ Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années 60*, trad. Sylvie Durastanti, Paris, Flammarion, 2006.

¹⁰ *La Honte* dans *Écrire la vie*, op. cit., p. 238.

¹¹ Annie Ernaux explique ainsi que « le langage concret, factuel [...], une certaine violence de [s]on écriture – dont les racines sont dans le monde social dominé – vont dans le sens du féminisme », *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, p. 104.

¹² Ces réflexions nourrissent l'article « L'ennemi principal » publié pour la première fois en 1970 dans la revue *Partisan* et repris dans le volume *L'Ennemi principal, 1. Économie politique du patriarcat*, Editions Syllepse, 1998, Paris, p. 49-52.

¹³ Ernaux insiste sur le fait qu'elle a toujours refusé le « féminisme essentialiste », ce qui explique qu'elle soit « restée à l'écart des groupes comme le MLF », *L'Écriture comme un couteau*, op. cit., p. 103. Elle fait ici

Le récit d'apprentissage narre ainsi la transformation de la condition féminine de l'héroïne qui expérimente plusieurs postures de femmes correspondant à autant de catégories beauvoiriennes : le garçon manqué, la femme libre, la femme mariée, la « femme totale » (FG, 427) qui concilie travail professionnel – après la naissance de son premier enfant, l'héroïne obtient le concours du CAPES – et travail domestique¹⁵. Considérées comme le point culminant de la formation, les deux dernières postures achèvent le processus d'aliénation : la femme mariée est comparée à un « O.S. » répétant une « mélopée domestique » que le mari, son « patron », considère comme « refrain obtus et négligeable » (FG, 423). Quant à la « femme totale », elle ne jouit d'aucun avantage lié à sa « libération » intellectuelle (FG, 427), puisque le temps libre de l'enseignante se voit aussitôt réduit par les impératifs domestiques : « Le même travail qu'un homme, mais jamais perdre de vue son intérieur, le déposer à la porte du lycée et le reprendre à la sortie » (FG, 427). L'infinif défnit un *modus vivendi* et une règle apprise, qu'une « femme-prof » (FG, 426) ne doit pas remettre en question si elle ne veut pas être rangée dans la catégorie insultante des « polardes » ou des « emmerdeuses » (FG, 428). C'est sans doute là la force du récit : dévoiler le « coinçage » (FG, 419) de celle qui ne peut ni se résoudre à la « joyeuse acceptation des rôles » (FG, 428) qui règne dans sa belle-famille ni mettre en œuvre le programme défini par les lectures existentialistes¹⁶.

La Femme gelée témoigne en effet d'une réception ambivalente de l'essai de Beauvoir¹⁷. Du choc éprouvé à la lecture du *Deuxième sexe* au lycée ne reste plus, une fois mariée et installée à Annecy, qu'un refus dérisoire de ne pas se laisser enfermée dans le cercle vicieux, répétitif et vain, du dépoussiérage :

Surtout pas le balai, encore moins le chiffon à poussière, tout ce qu'il me reste peut-être du *Deuxième Sexe*, le récit d'une lutte inepte et perdue d'avance contre la poussière. (FG, 413)

Or cette résolution même volera en éclat à mesure que le couple s'embourgeoise :

Du voile plein jour, des meubles à soi qui vous ont coûté la peau des fesses, pour lesquels on s'endette, comment ne pas les « entretenir », comment laisser la poussière les ternir, la saleté des jours les encrasser et les enlaidir. Les moutons dansant la gigue sous le lit, le lait débordé qui sèche en dessins roux c'était bon pour avant. Il faut maintenant préserver la beauté de notre cadre. Maintenir l'harmonie. (FG, 415)

Plongée dans « l'immanence » d'une tâche à recommencer perpétuellement, la ménagère se livre à « un combat qui ne comporte jamais de victoire¹⁸ », mais là où Simone de Beauvoir

allusion à l'appropriation du sigle MLF par Antoinette Fouque à partir de 1979, appropriation dénoncée notamment par Simone de Beauvoir.

¹⁴ Dans *L'Écriture comme un couteau*, Ernaux dit avoir adhéré au mouvement Choisir de Gisèle Halimi, puis au MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception). Si elle n'a jamais eu sa carte au MLF, elle déclare toutefois dans un entretien avec M. Dumas pour *Combat socialiste* (13 mars 1981) : « Bien que je n'y milite plus, les mouvements féministes me semblent nécessaires. Mais il ne faut pas séparer l'évolution de la femme de l'évolution sociale et politique. Tout est lié ».

¹⁵ Voir Nelly Wolf, *op. cit.*, p. 220-221.

¹⁶ La narratrice observe en outre qu'elle n'est ni tentée par le lesbianisme (« Peut-être simplement j'avais peur de tomber dans l'anormal. », FG, 384) ni tentée par le célibat (« les célibataires, des existences que je me figure vides », FG, 426).

¹⁷ Sur ces ambivalences, on pourra se reporter à l'article de Marie-Claude Hubert : « Réception croisée du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir par la philosophe Geneviève Fraisse et Annie Ernaux », *Cahiers du sens public*, 2019/3-4, n°25-26, p. 149-174.

¹⁸ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, Folio, p. 266.

compare les tâches de la ménagère au « supplice de Sisyphe¹⁹ », Ernaux prend ironiquement ses distances avec ce mythe masculin, emblème de la philosophie de l'absurde :

Sisyphe et son rocher qu'il remonte sans cesse, ça au moins quelle gueule, un homme sur une montagne qui se découpe dans le ciel, une femme dans sa cuisine jetant trois cent soixante-cinq fois par an du beurre dans la poêle, ni beau ni absurde, la vie Julie. (FG, 416)

Si Ernaux dénonce avec sarcasme les mythologies mensongères de la bonne fée du logis heureuse de se sacrifier pour son mari et ses enfants, elle pointe également l'absence de mythe héroïque ou existentialiste²⁰ susceptible de rendre compte de l'usure liée à la charge mentale. L'antithèse entre le dehors et le dedans, entre la grandeur et la trivialité, entre l'unique et le stéréotype inscrit la différence de genre au cœur de l'expérience du temps, de l'espace et du discours.

2. LES EFFETS DE LA CHARGE MENTALE : MORCELLEMENT ET SOLITUDE

Pour décrire les effets de la charge mentale imputée exclusivement à l'épouse et mère, la narratrice n'a d'autre choix que d'en passer par la chronique factuelle, répétitive, d'un quotidien placé sous le signe d'une triple restriction : restriction d'espace, restriction de temps et restriction de mots.

Tout au long du livre, les femmes au foyer sont caractérisées par une isotopie de la réduction. Que l'on songe à Mme Desfontaines, la mère de Brigitte, « toupinant dans sa cuisine, petits lavages, petite couture minutieuse, et nous interdisant la salle à manger, vous allez salir » (FG, 367). Le participe présent « toupinant » ramène la mère au foyer aux proportions d'un petit jouet tournant sans fin sur lui-même « dans sa cuisine ». Cette image circulaire de l'enfermement est renforcée par l'asyndète qui juxtapose deux groupes syntaxiques courts parcourus par les sèmes de la ténuité et de la répétitivité. L'hyperbate n'arrache Mme Desfontaines à ces menues activités que pour mettre en relief l'usage privatif qui caractérise son discours. En effet, la mère de Brigitte ne pense qu'à interdire l'accès à la « salle à manger » que les filles pourraient « salir ». Porté par le discours de la nation des années cinquante et soixante et largement relayé par les magazines féminins²¹ auxquels Brigitte et sa mère se réfèrent, l'impératif de propreté a pour conséquence une restriction mortifère de l'espace pour les individus de sexe féminin. Si l'adolescente oppose une raillerie salutaire à ce qu'elle perçoit comme une « farce » (FG, 367), la femme mariée expérimente à son tour cette réduction qui s'avance masquée sous le discours égalitaire et rationnel de l'époux : « Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je » (FG, 402). Mais outre que c'est le mari, et non la femme, qui décide de cette organisation, le contrat de mariage bourgeois part du postulat implicite de la supériorité supposément naturelle de l'homme sur la femme (FG, 401), justifiant ainsi une situation d'enfermement qui confine au tragique.

¹⁹ *Idem.*

²⁰ « La nausée existentielle devant un frigo ou derrière un caddy, la bonne blague, il en rigolerait. Tout dans ces années d'apprentissage me paraît minable, insignifiant, pas dicible » (FG, 423).

²¹ S'appuyant sur les travaux de Roland Barthes, de Henri Lefebvre, Edgar Morin ou de Jean Baudrillard, Kristin Ross rappelle comment « les magazines féminins jouèrent un rôle déterminant dans la propagation et la normalisation de l'effort de modernisation entrepris par l'État ». La presse féminine a en effet diffusé avec constance un véritable « culte de la propreté » que Kristin Ross relie au désir de purifier la mémoire de la France après la période de l'Occupation et au désir de se purifier de la présence des corps étrangers dans le cadre des guerres coloniales, voir *Rouler plus vite, laver plus blanc*, *op. cit.*, p. 103, 109.

Assignée à la sphère domestique, la femme mariée fait l'expérience d'une réduction des possibles qu'elle consolide en tombant enceinte suivant une logique mêlant conditionnement social et ressentiment : « Il écoute Bach, il étudie, moi aussi mais moins, la vaisselle et la bouffe me mangent les études et Bach, alors je vais lui en donner des responsabilités, des gênes, rien de mieux qu'un môme. » (FG, 405). Aux tâches ménagères s'ajoute « l'élevage » d'un enfant, puis deux, ce qui renforce non seulement la réduction d'espace et de temps mais accroît en outre le sentiment d'un isolement éprouvant :

Je déteste Annecy. C'est là que je me suis enlisée. Que j'ai vécu jour après jour la différence entre lui et moi, coulé dans un univers de femme rétréci, bourré jusqu'à la gueule de minuscules soucis. De solitude. Je suis devenue la gardienne du foyer, la préposée à la subsistance des êtres et à l'entretien des choses. Annecy, le fin du fin de l'apprentissage du rôle (FG, 412)

À la solitude rêveuse des dix-huit ans se substitue une « solitude de pièces vides en compagnie d'un enfant qui ne parle pas encore » (FG, 416). Au sentiment d'un espace-temps ouvert au hasard de la rencontre, à l'insolite tel qu'il est célébré par les surréalistes auquel l'étudiante a consacré un mémoire de maîtrise succède l'expérience d'« un temps uniformément encombré d'occupations hétéroclites », de « tâches minuscules, sans lien entre elles » (FG, 416). Au rebours de l'inventaire de Prévert, « l'inventaire » qui compose l'ordinaire de la charge mentale (« Le linge à trier pour la laverie, un bouton de chemise à recoudre, rendez-vous chez le pédiatre, il n'y a plus de sucre ») ne « fait rire personne » (FG, 416). Reprenant le mantra des années 1970 – « Organiser, le beau verbe à l'usage des femmes, tous les magazines regorgent de conseils » (FG, 416) –, la narratrice dénonce le leurre qu'il recouvre. Sous couvert de libérer les femmes des tâches les plus aliénantes, l'organisation vantée par la presse féminine ajoute à la charge mentale puisqu'elle participe d'un « système qui dévore le présent sans arrêt » (FG, 416).

Face à un tel « système » efficacement relayé par les produits de la société de consommation, l'héroïne ne trouve que des échappatoires dérisoires : « Mon dogme, c'était plutôt la vitesse [...] pour dégager une heure dans la matinée, pure illusion souvent, surtout foncer vers la grande trouée de la journée, le temps personnel enfin retrouvé, mais toujours menacé : la sieste de mon fils » (FG, 416). Convoquant l'imaginaire proustien du temps retrouvé, la narratrice oppose le monument de la Recherche qui s'enracine dans le temps long de la mémoire à la journée fragmentée d'une mère de famille tâchant de reconquérir « toute la liberté de [sa] vie » pendant les « deux heures » de sieste de son fils.

Comme on le voit, le morcellement du temps, qu'il faut prendre constamment de vitesse alors qu'il maintient dans un présent sans fin, va de pair avec une transformation du sens des mots. La charge mentale vide ainsi le mot « liberté » de sa signification philosophique : « Bien sûr, en dehors de la bouffe, de l'enfant et du ménage, je suis métaphysiquement libre » (FG, 424). De la même manière, le verbe « sortir » pour la mère de famille perd la signification qu'il avait jusque-là pour l'héroïne :

Sortir, appeler ça sortir, le même mot qu'avant. Il n'y a plus de dehors pour moi, c'était le dedans qui continuait, avec les mêmes préoccupations, l'enfant, le beurre et les paquets de couches que j'achèterais au retour. Ni curiosité, ni découverte, rien que la nécessité. (FG, 418)

Les commentaires métalinguistiques montrent à quel point la charge mentale fragilise l'usage de la parole. L'ancienne étudiante de lettres, qui passait des heures à bavarder avec ses amies, se voit progressivement dépossédée de ses propres mots. Outre les arguments de ceux qui invoquent « toute la misère du monde pour empêcher une femme de parler » de son expérience malheureuse de femme d'intérieur (FG, 412), ce sont les injonctions tacites qui pèsent sur les épouses, entravant la spontanéité des échanges, lorsqu'elles sortent leurs enfants

au parc par exemple : « Nous étions chacune isolée par le fameux halo de la femme mariée, on se rabattait sur les enfants, sans danger, parce qu'on n'osait pas se laisser aller, raconter, comme l'ombre du mari toujours entre nous. » (FG, 419). Cette parole se voit d'autant plus empêchée qu'elle est lestée de discours culpabilisants : une femme qui oserait dire « l'étouffement » attirerait inévitablement « le soupçon » et des remontrances. La narratrice singe à la perfection la morale que la société des années gaulliennes adresse aux femmes des classes moyennes par le biais des magazines et des manuels à destination des jeunes mères : « si vous ne sentez pas la grandeur de cette tâche, voir s'éveiller un enfant, le vôtre madame, le nourrir, le bercer, guider ses premiers pas, répondre à ses premiers pourquoi – le ton doit monter de plus en plus pour retomber en couperet – il ne fallait pas en avoir, d'enfant » (FG, 419). L'incise ironique pointe le caractère figé de cette doxa paternaliste qui tient lieu de norme éthique au cours des années soixante-dix.

La prescription du rôle est telle que la révolte contre l'inégale répartition du travail domestique sonne elle-même faux comme une « scène » de théâtre :

Reste la scène, la bonne scène, qui mime tout, la révolte, le divorce, remplace réflexion et discussion, la dévastation d'une heure, mon soleil rouge dans ma vie décolorée. Sentir monter la chaleur, le tremblement de rage, lâcher la première phrase insolite qui démolira l'harmonie : « J'en ai marre d'être la bonne ! » [...] Ce bonheur de pouvoir hurler à l'aliénation sans qu'il m'arrête en souriant supérieurement, pas de grands mots s'il te plaît. Mais il viendra le temps où je me l'interdirai, la scène, « à cause du petit », tu n'as pas honte, devant lui, la dignité, la soumission ça veut dire. (FG, 424).

Renvoyée à l'artifice théâtral, la dénonciation de l'aliénation perd son efficacité. Elle se voit significativement rattrapée par l'impératif des soins à porter à l'enfant qui reviennent *naturellement* à la mère. Alternant citation au discours direct (« “à cause du petit” ») et discours direct libre (« tu n'as pas honte, devant lui »), la narratrice fait entendre une pluralité de censeurs qui recouvrent littéralement la parole du sujet pour mieux l'intravertir et la passer sous silence (« je me l'interdirai »).

3. UNE ECRITURE DU QUOTIDIEN : UNE FAMILIARISATION DE L'INEGALITE

Cette autocensure paraît d'autant plus difficile à dépasser qu'elle est appelée et entretenue par la quotidienneté de la charge mentale. Comme George Perec, Annie Ernaux s'intéresse de près aux approches sociologiques et anthropologiques qui renouvellent la définition du quotidien des années cinquante à quatre-vingt. De la *Critique de la vie quotidienne* (1947) d'Henri Lefebvre à *L'Invention du quotidien* (1980) de Michel de Certeau, c'est tout un pan des sciences humaines et sociales qui pense le quotidien sur nouveaux frais. Retraçant le cheminement d'intellectuels tels que Henri Lefebvre ou Roland Barthes, Michael Sheringham observe qu'ils renoncent progressivement à la lecture marxiste qui dévoile l'aliénation du quotidien pour privilégier, comme le fait Michel de Certeau, une approche plus positive du quotidien comme source de création²². Cette conversion du regard sur le quotidien, que l'on décèle dans l'œuvre de Perec mais aussi dans les interventions des situationnistes, ne semble pas de mise dans *La Femme gelée*²³. Et pour cause. Si Ernaux s'en tient à une représentation plus pessimiste – pour ne pas dire tragique – du quotidien dans *La Femme gelée*, c'est précisément parce qu'elle connaît ce que ces intellectuels et écrivains de sexe masculin

²² Voir Michael Sheringham, *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes*, Paris, Presses Universitaires de France, « Lignes d'art », 2013, traduit par Maryline Heck et Jeanne-Marie Hostiou.

²³ Dans son essai, Michael Sheringham n'étudie pas *La Femme gelée*. Il s'intéresse en revanche au *Journal du dehors* d'Annie Ernaux, ethnotexte qui témoigne d'une exploration du quotidien dans la matière duquel Ernaux, à la manière de Breton, cherche les signes du littéraire.

semblent ignorer : le poids de la charge mentale qui est aussi le poids de la « charge absolue, complète » (FG, 420) de ses enfants qu'il lui faut élever seule. Certes, Henri Lefebvre mentionne bien un article de Christiane Peyre, membre du « Groupe d'études sur la vie quotidienne » qu'il anime au CNRS, qui décrit la monotonie des tâches domestiques des femmes. Mais il écarte la définition du quotidien proposé dans cette contribution – le quotidien comme ensemble d'activités élémentaires commandées par les évolutions et transformations biologiques et sociales – au nom d'une approche plus attentive aux ressources créatives d'un quotidien qu'il n'entend pas étudier sous l'angle, qu'il juge limitatif, des différences de classe²⁴.

Or la grande force de *La Femme gelée* vient précisément de ce que l'expérience du quotidien relatée par le livre est une expérience *située*, l'auteur insistant sur la différence sociale et sur la différence de genre²⁵. Le livre prend ainsi significativement ses distances avec le roman de Perec. *La Femme gelée* désolidarise pour ainsi dire le couple des *Choses*, relevant l'écart fondamental entre l'homme et la femme dans le rapport au quotidien tel qu'il est façonné par la société de consommation et le surcroît de charge mentale qui en découle : « On n'habitait pas le même appartement en fin de compte » (FG, 421). Certes, l'héroïne de *La Femme gelée* trouve bien quelques « ruses » qui lui permettent de contourner les contraintes du quotidien : refuser de se comporter en « petit cheval maté » (FG, 339) en pratiquant le « galop ménager » (FG, 416), grignoter en dehors des repas comme « une revanche sur l'éternité de mangeaille à prévoir, acheter, préparer » (FG, 422). Mais ces ruses paraissent bien modestes au regard du schéma balisé par les « voix autorisée[s] » de la France des années gaulliennes : qu'elle galope ou qu'elle marche au pas, la femme reste un animal que la société patriarcale entend dresser.

Héritière de Flaubert, Ernaux met l'accent sur l'antithèse entre les aspirations romanesques de l'héroïne, Emma Bovary des temps modernes²⁶, et la trivialité d'une existence à organiser en vue de remplir le contrat familial : « La vie, la beauté du monde. Tout était hors de moi. Il n'y avait plus rien à découvrir. » (FG, 419). Ces commentaires amers et ces autoportraits désolés²⁷ rythment le récit mené alternativement au présent ou à l'imparfait à valeur itérative (« Alors tous les après-midi, je sortais le Bicou », FG, 418) et au passé composé, temps de celui qui « relate en témoin, en participant » suivant la formule de Benveniste²⁸ :

Mais des fois, au Jardin, derrière la poussette, j'ai eu l'impression étrange de promener Son Enfant, pas le mien, d'être la pièce active et obéissante d'un système aseptisé, harmonieux, qui gravitait autour de lui, le mari et le père, et qui le rassurait. (FG, 420)

Progressant par « paliers itératifs²⁹ », le récit égrène des déterminations (« des fois », « le soir », « Sept heures du soir ») qui ne permettent pas au lecteur de projeter les événements narrés selon l'axe d'une progression temporelle parfaitement claire³⁰. Certes, la dernière

²⁴ Michael Sheringham, chapitre 3 (« Henri Lefebvre : aliénation et appropriation dans la vie quotidienne »), *op. cit.*, p. 133-176.

²⁵ Revenant sur son « histoire de femme » dans le cadre d'un entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Annie Ernaux affirme ainsi : « je peux dire avec force que le cumul de l'origine sociale dominée et de la condition faite aux filles a été lourd, j'ai frôlé le désastre », *L'Écriture comme un couteau, op. cit.*, p. 102.

²⁶ « J'allais vers eux [les garçons] avec mon petit bagage [...] et une overdose de rêves, Bovary ma grande sœur » (FG, 371).

²⁷ Par exemple, « Vingt-cinq ans. Comment avais-je pu penser que c'était ça la plénitude. » (FG, 413).

²⁸ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, p. 244.

²⁹ C'est l'expression qu'emploie Gérard Genette pour caractériser le récit itératif proustien dans *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 169.

³⁰ Sur la prise en compte du lecteur dans la définition de l'itératif, nous renvoyons à l'article de Carla Cariboni Killander, « La théorie de l'itératif au banc d'essai du lecteur », *Poétique*, n°150, 2007, p. 239-255.

séquence du récit porte sur les dernières années d'apprentissage à Annecy, mais le fil chronologique se distend : on passe des « deux années » (FG, 417) au cours desquels la narratrice fait l'apprentissage de sa condition de jeune mère au foyer à plusieurs années puisqu'à la fin du livre, la narratrice incarne la femme active et mère de deux enfants. À mi-chemin entre description et narration, l'écriture itérative procède bien à une « mise en ordre du temps », par le biais d'analogies et de parallélismes, qui rend parfaitement intelligible le travail d'organisation et de gestion de la vie domestique. Mais l'itération, combinée avec l'énumération³¹, substitue à la logique de la mise en intrigue la relation d'actions se succédant suivant une logique purement « additive³² ». La mise à plat de la liste et la dilation de la durée des événements rapportés confortent ainsi l'analogie entre travail mental et travail à la chaîne, succession quotidienne et infinie de tâches vaines :

Trois cent soixante-cinq repas multipliés par deux, neuf cents fois la poêle, les casseroles sur le gaz, des milliers d'œufs à casser, de tranches de barbaque à retourner des packs de lait à vider. Toutes les femmes, le travail naturel de la femme. (FG, 422).

La comparaison de la femme avec l'ouvrier, lieu commun des discours féministes, trouve son expression dans une écriture itérative qui touche d'autant plus juste qu'elle montre les tiraillements individuels de l'héroïne qui « s'enlise » dans une condition aliénée qu'elle rejette pourtant intellectuellement. En effet, l'énumération des rites de la vie ordinaire (préparation des repas, ménage, courses, « élevage ») rend compte de la « puissance de familiarisation³³ » caractéristique du quotidien selon Bruce Bégout. Pour le philosophe, le quotidien a pour effet de réintégrer dans l'ordre des choses tout événement, même le plus exceptionnel ou le plus extraordinaire comme la mort ou l'accident. Réinsérée dans une logique de l'habitude, la série des pensées et des actions qui composent la charge mentale prend un caractère routinier qui lui fait perdre son caractère révoltant. En effet, selon Bégout, le processus de familiarisation engendre un sentiment de sécurité, la vie quotidienne visant à « supprimer l'inconnu » ou à « lui donner une forme douce, convenue et acceptable, susceptible d'entrer dans l'ordre des choses³⁴ ». En travailleuse zélée, l'héroïne finit par se prendre au jeu de la femme d'intérieur et de la femme active, tirant une certaine fierté « de tout concilier » (FG, 427).

En détaillant le quotidien de la « femme totale », le récit d'Ernaux montre à quel point la violence de l'oppression masculine, dont le mari explicite abruptement la causalité supposément biologique au cours d'une scène narrée suivant le mode singulatif³⁵, se mue en norme aussi familière qu'impersonnelle. Comme Barthes dénonçant la gangue pétrifiante du stéréotype, Ernaux présente la doxa comme un discours sirupeux. L'héroïne se voit ainsi « ensuquée » dans « la gentillesse du début de la vie commune » (FG, 402) et gênée par la « gentillesse perpétuelle » de sa belle-mère, dont la conversation est un « gazouillis » fait de « sucre et de miel, puérité et fausseté tout ensemble » (FG, 404). Aussi écœurants soient-ils, ces discours doucereux et moralisateurs semblent triompher des résistances individuelles, l'héroïne finissant par trouver des plaisirs à cette « vie encoconnée » (FG, 426). *La Femme*

³¹ Florence de Chalonge, « Itératisme et écriture transpersonnelle : Une femme d'Annie Ernaux », *Fabula / Les colloques*, Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre, <http://www.fabula.org/colloques/document6648.php>, page consultée le 03 janvier 2022.

³² Bernard Sève, *De haut en bas : philosophie des listes*, Paris, Seuil, 2010, p. 58 cité par F. de Chalonge, *Id.*

³³ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 41.

³⁴ Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 45. L'auteur souligne.

³⁵ « Un jour, la scène, mon déballage [...]. D'un seul coup, j'ai entendu mon ami, celui qui discutait avec moi politique et sociologie hier encore, qui m'emmenait en voilier me lancer : « Tu me fais chier, tu n'es pas un homme, non ! Il y a une petite différence, quand tu pisseras debout dans le lavabo, on verra ! », FG, 402-403.

gelée se referme ainsi sur un tableau faussement rassurant où tout le monde, à commencer par l'héroïne, trouve la place que lui assigne la société des années soixante-dix :

La machine à laver ruminait sa cargaison de linge sale, le living fleurait bon l'O'Cédrar consciencieusement passé. L'appartement prenait le soir des teintes douces, je bâtissais des maisons en Légo avec le Bicou et je disais, vite, on va donner son biberon au petit frère, papa rentre bientôt. Il embrassait les enfants, chatouillait le Pilou pour le faire rire, lisait *Le Monde*. Après la vaisselle, je le rejoignais devant le poste de télé. L'harmonie familiale. (FG, 432).

Pièce maîtresse du quotidien familial, l'héroïne de *La Femme gelée* efface les traces de son travail ingrat cédant la place à l'harmonie du lieu et de la vie familiale. Pourtant cette description de la chaleur du foyer familial se voit concurrencée par l'image inquiétante de la « femme gelée », dont la désincarnation croît à mesure que s'installe « l'habitude » découlant des « années d'apprentissage » (FG, 433).

Récit d'apprentissage ironique, *La Femme gelée* dépouille de ses attraits les mythologies de la société de consommation pour dévoiler la violence de l'oppression patriarcale dont son bon ordre dépend. Réduite au silence ou au rabâchage de la doxa, enfermée dans l'espace clos de la cuisine ou du supermarché, constamment inquiétée par le temps morcelé des tâches ménagères, la femme moderne, qui se conforme à l'idéal bourgeois (épouse et mère de deux enfants), voit son quotidien entièrement façonné par la charge mentale. L'écriture énumérative et itérative d'Annie Ernaux montre les effets dévastateurs d'une aliénation au jour le jour contre laquelle l'héroïne peine à s'insurger. À ce tragique d'un quotidien placé sous le signe de la dépossession, Ernaux oppose le récit littéraire comme mode de conscientisation de l'inégalité et comme voie d'expression privilégiée d'un sujet en quête d'incarnation. Abrasive, l'ironie de *La Femme gelée* agit dès lors comme un antidote salutaire au stéréotype, « cet emplacement du discours où le corps manque, où l'on est sûr qu'il n'est pas », suivant la célèbre formule de Barthes³⁶.

³⁶ Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes* dans *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Seuil, p. 667.